

Charles Maurras,
le façonneur d'une époque

Thomas Molnar

1999

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2008 –

Traduction française par
www.maurras.net.

Thomas Molnar, “Charles Maurras, Shaper of an Age”, *Modern Age*, Fall 1999 issue, *Intercollegiate Studies Institute Inc.* (ISSN : 0026-7457).

Charles Maurras, le façonneur d’une époque

Nous rencontrons sur notre chemin des obstacles d’importance quand il s’agit de porter à l’attention du public américain la personne, le rôle et la pensée de Charles Maurras (1868–1952). L’un des ces obstacles est que les enseignants américains et leurs travaux académiques ont en grande partie été façonnés par l’esprit germanique, avec ici et là un représentant de la latinité, un Santayana ou un Maritain. Le système universitaire français est éloigné de leurs habitudes de pensée, et le modèle d’enseignement français en est plus distant encore. Les œuvres de Maurras ont donc été peu traduites, à peine discutées (ce qui serait aujourd’hui peu *politiquement conforme*), laissées à la lecture personnelle dans les différents cycles académiques. Que T. S. Eliot¹ ait été un grand admirateur de Maurras n’a pas aidé et a même contribué à dévaloriser le penseur français aux yeux de critiques américains.

Ce grand fossé a d’autres causes encore. Maurras est le penseur anti-démocratique par excellence, et le « pluralisme » pourrait au mieux signifier pour lui la coexistence de plusieurs mondes étanches, « républiques » réunies sous une monarchie unificatrice. Quant aux « minorités », comme nous les appellerions : protestants, franc-maçons, juifs et étrangers, ces quatre « républiques » quasi-indépendantes, ces quatre cavalier de l’Apocalypse, pénétrèrent en France comme éléments étrangers, et, avec l’avènement de la modernité, en corrompirent la substance autochtone. Le seul pluralisme possible chez Maurras est celui des « républiques sous le roi », image idéale qui

¹ L’antisémitisme de T. S. Eliot, qui était de son temps et dans son milieu aussi partagé que celui de Maurras, est l’objet d’âpres discussions entre critiques ou entre universitaires anglophones. (N.D.T.)

demande une ample architecture politique. Pour Maurras l'État (politique) ne peut être séparé des canons classiques (esthétiques)².

Nous sommes là au cœur de la doctrine maurrassienne, au point le plus diamétralement opposé aux principes anglo-saxons : une vision méditerranéenne où Grèce et Rome convergent. L'État y est une œuvre d'art (Aristote équilibrant Platon dans une tension ininterrompue), une conception ordonnée et juste, bâtie en vue de sa propre permanence, un idéal. Nous sommes ici irrémédiablement éloignés de la politique pragmatique, des luttes entre groupes de pression, du vote et de ses procédures, des sondages d'opinion, de la licence de brûler le drapeau. L'esprit classique est partout présent dans Maurras, jusque dans ses prénoms au complet : Charles-Marie-Photius. Le dernier élément fait référence au marchand et navigateur grec³, figure de Marseille, métropole du Midi proche de l'endroit où est né Maurras. L'idéal grec l'accompagna jusqu'à ses derniers jours comme un critère de perfection, d'heureux achèvement, comme une référence, une sorte d'horloge interne. De « grossiers simplificateurs » ont soutenu que Maurras avait introduit le fascisme en France et qu'il avait été emprisonné – comme de juste – à l'âge de soixante-dix-sept ans pour « collaboration avec l'occupant allemand ». Cela explique encore un peu plus pourquoi Maurras et son œuvre sont pratiquement inconnus aux États-Unis où, de temps à autre, des étudiants vous montrent presque à la sauvette des textes de Maurras, un peu comme ils le feraient d'images obscènes.

Il nous faut essayer de rétablir un minimum de vérité. Il y a eu de la part de Maurras des erreurs de jugements, erreurs de jeunesse, mais qui sont communes à toute la génération ayant reçu sa formation d'Anatole France, d'Ernest Renan et autres... génération héritière du *positivisme* d'Auguste Comte, une philosophie et une sociologie – ce dernier terme est dû à Comte lui-même – « scientifiques » formant une doctrine qui était un peu comparable à celle de Herbert Spencer en Angleterre. Le succès de Comte et son influence sur des générations entières peut s'expliquer par les bouleversements que la France a connus au XIX^e siècle, période d'expérimentations s'il en fut. Le siècle commence avec le règne de Napoléon qui fait trembler le monde, se poursuit avec trois révolutions successives, lesquelles, avec 1789 en toile de fond, changent profondément les structures de la société française ; s'y ajoutent la crise quant à la restauration ou l'abolition de la monarchie, la

² L'inspiration hellénique et la tournure d'esprit grecque de Maurras sont ici des explications incontournables. Son fonds *provençal* est construit à partir des communautés grecques anciennes qui essaimèrent de l'Asie mineure jusqu'à la côte espagnole. Ces communautés étaient essentiellement commerciales, mais fermées à toute participation politique des étrangers.

³ Th. Molnar fait ici une confusion entre Photius et Pythéas. (N.D.T.)

colonisation de l'Indochine et de l'Afrique du nord, la mise hors-la-loi des congrégations religieuses par la république idéologiquement et agressivement laïque (loi de séparation en 1905). Une partie des élites française adopta alors le positivisme comtien et sa préparation d'une société scientifique, une autre partie restant catholique et royaliste. On comprend alors l'importance de la position de Charles Maurras comme trait d'union entre les deux discours. L'un des facteurs d'unité fut la détestation de l'Allemagne, victorieuse à Sedan (1870), mais néanmoins admirée pour ses progrès scientifiques et techniques. Pour Maurras, les Allemands étaient par excellence *l'étranger* (comme protestants, romantiques, sentimentaux et barbares) et face à eux le positivisme représentait la rationalité française (et gréco-latine), la lucidité, et un principe d'organisation politique supérieur. Le climat idéologique de ces conceptions c'est la clarté de l'atmosphère méditerranéenne, le soleil à son zénith, le silence et l'équilibre célébrés par le grand poème de Paul Valéry, *Le Cimetière marin* – obscurité germanique contre clarté française. La sagesse des présocratiques était proche de cette vision *provençale*.

En 1896, Maurras fut recruté par un journal qui l'envoya couvrir les premiers Jeux olympiques de l'ère moderne, à Athènes. On discute de savoir s'il « découvrit » l'idéal classique sur l'Acropole ou si cet épisode ne fut que l'expression finale d'idées déjà mûries. Ce voyage fut pour lui un moment privilégié, au sens où d'autres moments furent décisifs pour Descartes, pour Pascal ou encore auparavant pour saint Augustin – trois hommes que l'on peut dire méditerranéens eux aussi. (Gardons également présent à l'esprit que Maurras a presque toute sa vie été sourd, et que la vision et l'intelligence étaient pour lui les deux canaux principaux par lesquels il pouvait envisager le monde.) Sa *forma mentis* gréco-latine traduisit spontanément pour lui l'image des colonnes classiques en une architecture politique aux formes clairement définies et hiérarchisées où chaque citoyen occuperait sa place. Dit autrement, il y a la multiplicité de la société civile, mais les institutions et au bout du compte le roi héréditaire sont au sommet. Cette conception n'est pas aussi rigide que la République platonicienne, mais l'inspiration en est comparable. Il ne s'agit ni de fascisme ni de nazisme, tous deux étant trop turbulents pour l'idéal classique de Maurras, tous deux étant *étrangers* par leur composante socialiste et leur unité enthousiaste mais temporaire, incapable de se fixer dans une forme institutionnelle. L'édifice maurrasien est ainsi différent de celui de Carl Schmitt, le critique allemand de l'État moderne, qui pointait dans la constitution de Weimar son incapacité à concevoir le rôle politique d'un arbitre suprême en cas de trouble ou de danger. L'État tel qu'envisagé par Maurras n'a aucun besoin d'un tel arbitre, précisément, car il le possède déjà dans la personne du monarque entouré de

ses serviteurs loyaux qui ont en vue le bien commun. Thomas More serait une illustration adéquate.

Est-ce une construction utopique? N'est-ce que la République idéale de Platon sans philosophe-roi, mais avec un roi de chair et de sang issu de la nation et de son histoire? Je tends plutôt à penser que le royaume maurrassien est un essai de réponse aux problèmes politiques modernes, mais essai placé *avant* que l'anarchie ne s'installe et qu'il ne faille faire appel à un « homme providentiel ». Sous sa forme pure, un tel corps politique ne se rencontrera jamais, mais il faut garder à l'esprit que Maurras a grandi dans les premières décennies de la troisième République, avec son hypocrisie, ses scandales de corruption, sa faiblesse à soutenir la défense de la nation, son incapacité à se dresser contre Bismarck et le Kaiser, enfin son hédonisme *fin-de-siècle*. Trente ans auparavant, en Espagne, Donoso Cortes, désespéré par le manque de volonté politique royale, réclamait un dictateur pour gouverner un empire en train de se désagréger lentement. Napoléon III n'a rien été d'autre que l'imitation ratée d'un tel dictateur⁴. Dans l'Allemagne Wilhelmiennne, Max Weber a bien diagnostiqué cette faiblesse politique moderne, même si ses solutions ont différé de celles de Donoso Cortes ou de Maurras. Mais c'est bien aux mêmes maux qu'il entendait porter remède : précisément, il gardait l'espoir que le patriotisme et l'éducation des fonctionnaires protégeraient l'ordre démocratique industriel à la solidité douteuse.

Dans une France encore royaliste de cœur, Maurras n'a pas eu de grandes difficultés à trouver des militants pour la restauration. Durant le demi-siècle qui court de l'Affaire Dreyfus à la défaite de 1940, Maurras a été comme l'icône indiscutée des officiers, du clergé, des femmes à la mode, de la bourgeoisie et même d'une partie des patriotes de gauche qui ne trouvaient pas « leur » république assez militante. Contrairement à ce qui arrivera ensuite, de larges pans des élites intellectuelles lisaient avec intérêt *L'Action française*, le journal de Maurras, incarnation des aspirations et des goûts littéraires de la droite. Aujourd'hui encore, les vestiges de la droite le considèrent comme leur *maître à penser* et les jeunes hommes ne manquent pas complètement qui se dévouent à sa cause, celle d'un patriotisme déterminé. Beaucoup de mes propres amis rendent hommage à sa forme d'intelligence ; en fait, quand Maurras fut condamné à la prison puis ensuite mourut, la France fut encore une fois divisée en deux camps, et c'est le même clivage qui faillit mener à la guerre civile quand Charles de

⁴ Les coups d'État semblables au 2 décembre 1851 n'ont pas été rares, réussis ou ratés, dans les démocraties naissantes du dix-neuvième ou du premier vingtième siècle, du général Boulanger à Mussolini et Franco.

Gaule accorda l'indépendance à l'Algérie et liquida l'Empire. Les disciples de Maurras n'ont jamais pardonné au général-président⁵.

Il y a eu d'autres tragédies pour faire vaciller le piédestal où l'on avait pris l'habitude de placer Maurras. En 1926 le pape Pie XI excommunia l'Action française (mouvement et journaux), faisant souffler une tempête presque mortelle sur ses militants dont la grande majorité étaient catholiques et par là même écartelés entre leurs fidélités. Beaucoup quittèrent alors Maurras et peu revinrent quand Pie XII leva l'interdit en 1939. *Mutatis mutandis*, c'était déjà une sorte d'« affaire Lefebvre ». Un second épisode nous amène en février 1934 quand la droite française considéra que le temps était venu de s'en prendre au gouvernement et au régime lui-même en raison de sa corruption continuelle et de l'infiltration communiste. Une foule immense était prête à envahir l'Assemblée nationale pour « jeter les pourris dehors » ; un mot de Maurras, qui n'était toujours qu'un directeur de journal, mais avec un prestige unique, aurait sans doute suffi à lancer l'attaque. À ce moment crucial il hésita, puis recula, en dépit de ses disciples plus jeunes qui l'engageaient à l'action. Ceux-ci ne lui pardonnèrent jamais de n'être resté qu'un plumitif à leurs yeux durant ces heures fatales⁶. L'année suivante, une coalition de gauche, le « Front populaire » accéda au pouvoir – facteur peut-être décisif dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale quatre ans plus tard. Les énergies restées inemployées à droite le 6 février (souvenons-nous qu'Hitler venait de devenir chancelier !) seront remises et ne trouveront pas à s'exercer jusqu'à la défaite de 1940 et l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. Dans l'histoire d'une grande nation, souvent les choses se répètent. Au milieu du XVIII^e siècle, la France avait, pour ainsi dire, deux têtes : Louis XV et Voltaire, roi sans couronne de la « république des lettres ». La situation était la même en 1940 avec Pétain et Maurras. Le maréchal était en fait un maurassien, comme l'étaient aussi la majorité des fonctionnaires de ce que l'on appelle « l'État français » qui n'était plus la « république ». La différence entre les deux périodes, séparées par deux cents ans, c'était l'occupation allemande. La question légitime est alors : dans quelle mesure la pensée maurassienne a-t-elle été responsable des lois nouvelles

⁵ On peut y voir un paradoxe dans la mesure où de Gaulle, issu d'une famille maurassienne, assumait comme instinctivement des attitudes régaliennes en tant que président de la République française. J'ai eu l'occasion de le voir lors de ses conférences de presse au palais de l'Élysée dans la décennie 1960 : l'aspect monarchique, louis-quatorzien, y était évident.

⁶ Parmi ceux qui ne comprirent pas ce qu'ils voyaient comme une incohérence entre les paroles et les actes, beaucoup succombèrent à la « tentation fasciste ». Ils devinrent des sympathisants de l'hitlérisme et apportèrent ultérieurement leur soutien à la collaboration. L'un d'eux, le grand poète Robert Brasillach, fut condamné à mort par un tribunal d'*épuration* et exécuté (février 1945).

promulguées par le régime de Vichy, et quelle a été la part des ordres venus du pouvoir occupant ? encore aujourd'hui la réponse est incertaine, puisque une partie de la France avait été « maurrassienne » bien avant ces événements (et le reste jusqu'à aujourd'hui). Faut-il condamner la nation entière ? une partie seulement ? et la partie qu'on ne condamnera pas a-t-elle été indemne d'erreurs doctrinales ou politiques ? De toute évidence non, surtout si l'on considère que c'est le gouvernement socialiste et communiste manipulé par Staline qui a saboté l'effort de défense avant-guerre. Quel camp alors est coupable d'avoir ouvert les frontières nord-est de la France aux envahisseurs ? N'est-ce pas la gauche pacifiste qui jouissait alors d'une grande faveur auprès de soutiens intellectuels étrangers, compagnons de route de Staline, depuis Picasso jusqu'au « Red Dean » de Canterbury⁷ ?

L'historiographie de notre fin de siècle n'a toujours pas répondu à ces questions car de solides tabous empêchent un débat objectif dans chacun des pays concernés, États-Unis inclus. Il y a pourtant une certitude : dans le présent article, écrit par quelqu'un qui était à l'époque un jeune homme d'Europe centrale, Maurras et ses idées politiques ne peuvent être regardées comme des élucubrations isolées mais doivent l'être comme ayant occupé alors une place à la fois centrale et influente d'Athènes à Buenos-Aires, de W. B. Yeats à Thomas Mann. Tentons d'expliquer le simple et bien peu mystérieux cours des événements qui produisit cet état de fait.

La Révolution de 1789 et ses conséquences démontrèrent, quoique peut-être seulement si l'on reste sur des présupposés non-burkiens, que la démocratie était inévitable et qu'elle changeait le cours de l'histoire occidentale. Tocqueville lui-même était partagé sur la question du futur probable, et c'est la raison pour laquelle il visita l'Amérique : afin de comprendre le phénomène en profondeur et, autant que possible, afin de se préparer à ses progrès en France. Au terme de son séjour américain, il était encore incertain quant à savoir s'il devait saluer l'avènement de la démocratie ou mettre en garde contre elle. Mais il avait compris que le problème transcendait le jeu politique, qui est en grande partie culturel, et modifiait les habitudes intellectuelles, la place de la religion ou encore la structure familiale. En règle générale, les intellectuels européens du siècle et demi suivant sont restés dans une hésitation comparable à celle de Tocqueville. Dans tous les cas, les deux « expériences » extra-européennes, l'américaine et la russe, ont réagi avec cette nouvelle idéologie et ont amené de nombreuses nations à embrasser l'une

⁷ Au risque de compliquer encore les choses, nous devons noter qu'il existait aussi des pacifistes de droite qui, par exemple, se refusèrent de modifier l'équilibre des forces en Europe pour réagir à l'invasion de l'Éthiopie par Mussolini en 1935.

ou l'autre forme de collectivisme, que ce soit le communisme, le fascisme ou la démocratie de masse. C'était, et c'est encore, « l'esprit du temps ».

Maurras a fait un choix différent : celui du nationalisme. Non pas sous sa forme guerrière, agressive, mais plutôt un patriotisme organisé, inchangé dans sa structure classique, profondément traditionnel, construit en accord avec les rythmes naturels du développement local, auquel il ne serait pas permis de sortir du chemin institutionnel. La doctrine était pragmatique (Maurras entendait développer les « associations volontaires », qu'il pensait avoir reconnues aux États-Unis), mais seulement par défaut. Elle ne pouvait s'appliquer qu'à un pays à la fois alors que les idéologies agressives étaient imposées à un grand nombre d'entre eux. Les disciples étrangers de Maurras, du Brésil à la Roumanie, ont dû formuler leur propre « maurrassisme », adaptant ses vues aux circonstances locales. Finalement sans référence possible (le patriotisme étant évidemment déjà revendiqué par d'autres) ceux « de l'autre bord » commencèrent à se référer aux enseignements maurrassiens à l'étranger comme à un « fascisme ». Il était clair que le maurrassisme n'était pas exportable de la même manière que l'étaient le communisme soviétique ou le capitalisme démocratique américain.

C'est pour des raisons similaires que l'antisémitisme de Maurras et son (premier) anti-catholicisme (hérité de Comte) ont été mal compris, souvent de propos délibéré, par ses irréconciliables ennemis. Ces thèmes ne l'intéressaient que pour autant qu'ils regardaient la France. Il était impossible de bâtir sur eux une idéologie. L'unité de la nation était la considération qui primait tout, et ceux qui ne pouvait s'y assimiler étaient l'élément étranger que Maurras appelait « les métèques », terme grec signifiant « en dehors de la maisonnée », – non pas esclaves, ou classe inférieure, mais inassimilés. De telles vues ont été défendues par Comte, Anatole France, l'ami de Tocqueville qui était aussi son cadet Gobineau, Renan ; la tragédie a été que les années de pouvoir d'Hitler ont permis de transformer cette conception grecque essentielle en instrument raciste. Si l'on considère Maurras comme responsable de cette évolution, alors tous les grands esprits depuis Voltaire doivent l'être avec lui.

Cela nous amène aux conceptions de Maurras beaucoup plus complexes encore concernant l'Église, et à une certaine animosité contre lui qui anime toujours certains milieux catholiques. On oublie fréquemment que Maurras a exprimé une conversion des plus humbles dans ses derniers poèmes, conversion telle qu'un pape a pu voir en lui « un grand champion de l'Église ». Sur son lit de mort il réclama et reçut les derniers sacrements. Cela ne doit pas dissimuler l'interprétation précédente et erronée, « positiviste » que Maurras fit de l'origine et du développement de l'Église catholique, interprétation parfois proche de certaines hérésies comme celle de Marcion au II^e siècle. Maurras soutenait que l'Église avait deux faces : d'une part les

quatre évangélistes sémites avec leur sentimentalité missionnaire, et d'autre part la solide superstructure héritée des vertus politiques romaines et du réalisme latin, lui-même construit sur la connaissance de la nature humaine. S'il admirait le versant romain, Maurras blâmait le versant sémite et moyen-oriental comme une source de dangers pour le corps politique. C'est seulement plus tard que Maurras comprit qu'il n'y avait pas de fracture entre les deux versants; entre temps le Maurras militant des décennies précédentes avait vivement combattu les démocrates de Marc Sangnier comme menaçant à la fois l'Église et l'État (dans *La Démocratie religieuse*).

Le phénomène maurrassien mérite d'être sérieusement étudié si l'on veut comprendre l'histoire européenne de la première moitié du XX^e siècle – les combats pour ou contre la démocratie – et aussi parce que l'ignorer laisse un vide propice à toutes les erreurs de jugement quant à la pratique et à la théorie politiques. Un demi-siècle après sa mort, l'image de Maurras est assez claire, même s'il faut la retrouver sous la gangue des tabous superposés et autres couches de *novlangue*⁸. Comme tous les auteurs politiques d'importance – Platon, saint Augustin, Machiavel, Hobbes, Max Weber – Maurras a réagi à ce qu'il interprétait comme une perte du sens en politique, mais il refusa de proposer une solution valable universellement, cela dans un siècle pourtant porté aux diagnostics et aux remèdes globaux. Son seul intérêt était la France. Au yeux de ses détracteurs, il est alors devenu un nationaliste étroit, mais pas aux yeux de ceux qui sont au fait de son immense influence et de ses tentatives pour lier conceptions politiques et vision du monde méditerranéenne, donc classique. Maurras tenta de réhabiliter la rationalité comme interprétation politique du réel dans une période de romantisme et de sentimentalité, même s'il n'était pas très optimiste quant à *l'avenir de l'intelligence* (le titre d'un de ses livres, en 1905). Un livre d'importance fut *La Démocratie religieuse* (1906–1913), déjà mentionnée, dans laquelle il dissèque l'infiltration utopique dans la doctrine et la politique catholiques. En un sens, la carrière d'écrivain de Maritain a été une réponse à ces volumes de Maurras et il n'est peut-être pas exagéré de voir dans le concile Vatican II (1962–1965) la liquidation de la critique faite par Maurras d'un catholicisme social et sentimental. Les controverses sur ce point sont loin d'être closes⁹.

L'histoire intellectuelle française a connu de nombreux exemples de penseurs et écrivains d'abord rejetés puis regardés ensuite comme des soutiens

⁸ *Newspeak* : c'est bien le mot employé par Orwell. (N.D.T.)

⁹ On résume souvent la pensée de Maurras par sa formule : « politique d'abord » qui signifie que dans les affaires du monde, les rapports de force politiques sont la considération qui prime les autres. La réponse de Maritain est résumée dans son « humanisme intégral » : un cadre humain divinement inspiré en toutes choses. La formule de Maurras est trop âpre, celle de Maritain est irréaliste.

d'une certaine orthodoxie : par exemple les peintres impressionnistes ou des poètes comme Baudelaire, Verlaine, Rimbaud ou encore Mallarmé. Il y a eu plusieurs générations perdues pour le maurrassisme, qui ont rejeté ce qu'elles interprétaient comme l'incapacité de Maurras à agir concrètement dans des circonstances critiques, mais il y en a eu aussi qui, maintenant sans haine ni zèle, sont revenues à lui par le souci de la clarté et du style. En fait la pensée de Maurras est encore très sensible en France alors que le pays cherche à se fondre sentimentalement dans un *pot-pourri* européen. Pour ses disciples, l'Allemagne reste l'adversaire et même un président socialiste avec un passé maurrassien comme François Mitterrand voulut empêcher la réunification allemande en 1990, cherchant à convaincre Gorbatchev de ne pas la permettre (encore un sujet tabou). L'histoire, quoi qu'en pense Fukuyama, n'est pas sur le point de finir et Maurras, maudit ou adulé, l'accompagnera comme un commentateur pertinent.

Cependant les générations maurrassiennes, même si elles ne sont pas mortes, perdent de leur influence culturelle. « L'hexagone » a une longue tradition d'indépendance politique, mais il perd ses repères dans le contexte de la mondialisation. Il y a de nouveaux groupes à droite, d'un nationalisme révisé qui est plus volontiers dirigé contre les États-Unis que contre l'Allemagne, et qui est prêt à se battre sur d'autres fronts que strictement politiques. Trois institutions importantes ont depuis les années 1960 abandonné la cause nationale telle que la concevait Maurras : l'armée qui a été domestiquée et vidée de sa substance par de Gaulle quand il donna l'indépendance à l'Algérie ; l'Église officielle qui a choisi avec Vatican II de basculer dans le camp de l'élite libérale-démocratique et de sa culture ; et la forteresse mentale du système d'éducation (avec les lycées, une Université bien formée et les écoles élitistes comme l'E.N.S.) qui a changé mais n'a rien perdu de son influence.

La pensée et les enseignements de Maurras, déterminants pendant plus d'un demi-siècle, paraissent aujourd'hui une orthodoxie rigide, un argument d'autorité pour certains groupes politiques de petite taille et un objet de nostalgie envers des chefs et des idéaux passés. En un sens, c'est l'agonie de la France.